



anna Rozen

Vieilles  
peaux

le dilettante

Éditions L'Asphodèle



Anna Rozen

*Vieilles peaux*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Dupuy-Berberian

L'auteur remercie le CNL  
pour sa bourse d'encouragement.

© le dilettante, 2007

ISBN 978-2-84263-440-7

*Postérité*



La vie de Cressida Bloom lui avait toujours apporté beaucoup de satisfactions. Au bord de la soixantaine, d'un côté ou de l'autre, elle comptait bien en obtenir encore quelques-unes.

Jusque-là, elle avait été d'une modeste exemplaire, accueillant le succès de ses livres avec toute la grâce discrète qu'on attendait d'elle, se pliant avec gentillesse et simplicité aux difficiles exercices de l'interview, de la réception de prix, de la séance de signatures.

Bientôt pourtant, il faudrait songer à la postérité. Elle avait beau jouir d'une vraie santé morale et physique, elle ne pourrait pas indéfiniment servir de support à ses œuvres. Les livres allaient rester, bien sûr, dans les librairies, à la Bibliothèque nationale et, plus important encore, dans le cœur de ses lecteurs, mais il y avait tous les autres écrits :

sa correspondance, ses carnets graffités de notes préparatoires, et plus précieux que tout, ses journaux intimes. Des années de sa vie racontées jour après jour en toute sincérité, sans rien gommer de ses travers personnels ni de ses caprices réguliers. Des carnets de tous styles et formats, farcis de son écriture fébrile, de plus en plus difficile à déchiffrer. Cette masse accumulée dans des cartons, des valises, des dossiers, rangée au fur et à mesure, sans ordre véritable ni organisation, elle avait très vite renoncé à s'en occuper elle-même. Ç'aurait été au détriment de son œuvre en cours et ses rares tentatives lui avaient semblé pénibles. Elle y pensait souvent ces derniers temps, rêvait de rangements frénétiques et labyrinthiques qui tournaient au cauchemar. Elle avait le sentiment qu'il lui faudrait se décharger de ce souci sur une personne de confiance si elle voulait garder intactes son inspiration et sa santé mentale. Une personne de confiance... L'expression dessinait sur son visage un sourire las et nostalgique dont elle goûtait l'empreinte comme un miel. Avait-elle jamais eu confiance en quiconque ? L'amour bien sûr, la liste était longue, mais la

confiance ? Son ex-mari ? Un personnage magnifique qu'elle voyait encore régulièrement et dont elle savait bien qu'il ne ferait jamais rien qui puisse lui nuire, rien de conscient en tout cas. Le problème n'était pas là. Il fallait quelqu'un de jeune, qui soit à peu près certain de lui survivre. Soupir. Oui, c'était désagréable, mais penser postérité c'était penser mort. Il était encore un peu tôt, mais il fallait regarder les choses en face, le temps de trouver la personne, de lui donner toutes les clefs et directives... Ses enfants ? Impossible de les encombrer avec tout ça. Très malsain, et puis ça supposerait d'en choisir un, que penserait l'autre ? Ils auraient déjà assez de soucis avec les contrats d'édition qui courent et engagent les « ayants droit ». Sa sœur ? Elle pouvait tout lui dire, donc tout lui confier, mais il ne faudrait en attendre ni complaisance ni impartialité. Qui sait si elle ne se permettrait pas des censures en toute bonne foi ? Et puis, cinq ans plus jeune qu'elle, ce n'était pas une garantie suffisante. Non, ce qu'il lui faudrait c'était quelqu'un d'une trentaine d'années, un homme de préférence. Mais si, un homme, pour éviter les dérapages de la rivalité fémi-

nine. Un homme qui ne soit ni de sa famille ni de ses amis. Quelqu'un qui admire assez son œuvre pour s'acquitter consciencieusement de sa mission, à savoir, archiver et conserver les écrits jusqu'à la mort de leur auteur et se charger ensuite de les faire paraître dans l'ordre et les conditions qu'elle lui aurait indiqués. Pas un fan transi non plus, on ne savait jamais ce qu'ils avaient en tête.

Elle en parlerait à son éditeur qui lui servirait son habituel numéro de charmeur, les yeux plantés dans les siens, les mains accrochées à ses épaules : « Mais ma chère, vous êtes bien trop jeune pour penser à ce genre de choses ! Trêve de plaisanteries, sortons, je vous offre un verre, vous me raconterez ce que vous nous préparez. »

Son attachée de presse serait plus compréhensive, mais débordée. « Très bonne idée, tu as raison, absolument... oui, allô?... excuse-moi une seconde... oui, non, bien sûr, envoyez-moi plutôt un mail, vous avez mon adresse?... Tu disais ? Ah oui, excellent, un trentenaire, je connais un type charmant qui aime beaucoup ce que tu fais, tu devrais l'appeler de ma part... hein ? Ah ben oui,

journaliste !... Évidemment je suis bête. Bon écoute, je vais y réfléchir, on s'appelle, on se voit... bien sûr, à très vite.»

Le plus raisonnable, le plus simple, le plus efficace serait de passer une annonce dans une revue littéraire sérieuse.

«Écrivain... *c'est d'un pompeux inouï.*

Écrivaine?... *passons.*

Cressida Bloom! *pourquoi compliquer ou faire la modeste?*

cherche... exécuter testamentaire... *ça ne me rajeunit pas et qui est-ce que ça va intéresser?*

trentenaire passionné de littérature? *la passion, maintenant, il ne nous manquait plus que ça.*

trentenaire féru de littérature contemporaine! *ah.*

responsable... sûr... mûr... beau... capable de... intéressé par la gageure... *je ne suis pas encore une cause perdue non plus.*

intéressé... décidé... pour se charger... fonds de textes inédits... s'adresser au journal qui transmettra.» *Et voilà. J'ajoute «journaliste s'abstenir» ou c'est pas la peine?*

## 2

### *Le casting*

Cressida Bloom s'était toujours mieux entendue avec ses benjamins qu'avec les hommes de son âge, aussi c'est avec beaucoup d'intérêt qu'elle reçut les candidats au poste prestigieux, mais non rémunéré, d'agent de la postérité. La tâche ne serait pas immense : quelques entrevues avec elle une ou deux fois par an pour faire le point sur le stock et ses différentes localisations. Et ensuite, bien plus tard, la distillation progressive des textes aux éditeurs choisis, moyennant une petite commission qui couvrirait les frais et ajouterait un peu de sel au beurre des épinards. Pour résumer : une charge plus passionnante que pesante.

Des huit candidatures qu'elle avait reçues par lettre, elle ne retint que trois postulants – éliminant sans pitié les fauteurs d'orthographe,

les débordants d'enthousiasme disproportionné, ceux qui lui proposaient leurs services avec mensurations flatteuses à l'appui et les jeunes femmes peu attentives ou qui avaient feint de ne pas remarquer l'absence pourtant significative de *e* à féru.

Trois types sérieux, avec des CV remplis de bonnes écoles et de beaux diplômes. C'était grisant de relire leurs lettres en les attendant. Chacun maniait la flatterie modérée ou la galanterie bien comprise, tous se souciaient de paraître aussi dévoués qu'admiratifs. Aucun ne lui avait semblé doté d'assez d'esprit pour lui convenir au premier coup d'œil, mais elle se sentait bienveillante, vaste et haute et sage et prête à répandre sur ces aspirants son indulgente et bénéfique influence.

Le premier, né en 75, était un gros garçon à la face élargie, les cheveux trop courts pour son front luisant, mais trop longs sur sa nuque grasse, les yeux intelligents, mais l'allure maladroite. Il était si encombré dans son corps qu'on n'avait aucune envie de s'intéresser à son esprit. Ne s'étant pas préparée à l'impartialité, Cressida décida dès les premiers

mots que ce candidat ne conviendrait pas. Sa voix fluette ajoutait encore à son apparence crapaude.

Une fois la porte refermée sur le disgracieux, elle se fit quelques remarques : tu as été un peu dure, que sont ces préjugés ?

Mais très vite, réconfortée par une tasse de thé vert au riz soufflé, elle se trouva pardonnable. Il faut quand même que ce soit un homme avec qui j'aie plaisir à parler, je vais devoir lui ouvrir mes placards, l'emmener à la campagne voir les malles du grenier... si je dois me boucher les oreilles à chaque fois qu'il l'ouvre, ce ne sera pas efficace.

Le deuxième avait de très gros yeux de bouledogue, un nez court épaté et une bouche épaisse, étroite. Pas très grand, assez mal habillé d'une chemise noire brillante, qui lui donnait l'air d'un garçon de café en civil, mais la voix très douce et le débit lent, attentif.

Tout en lui expliquant la tâche, et en lançant des regards agacés sur les maillons chromés de son énorme montre, sur l'anneau d'argent noirci enfilé à son pouce, sur ses doigts courts et ses pieds trop petits, Cressida

se disait : il m'en reste un à voir et j'aurai probablement encore d'autres réponses, je ne suis pas obligée de me décider vite, rien ne presse. Cette idée est sans doute prématurée de toute façon...

Le troisième, un millésime 71, lui plut tout de suite : grand, brun, pardessus de tweed sur un jean rempli aux bons endroits, les gestes rapides, l'air de savoir ce qu'il vaut et où il va. Charmée d'avance, elle lui demanda de lui raconter un peu sa vie, comme ça, entre nous. Elle s'attendait à être conquise. Mais le jeune homme, sûr de lui, le ton épique et la voix métallique, faisant crisser les sifflantes comme une craie dérapant sur un tableau, empilait les expressions les plus énervantes... il n'avait pas toujours vécu « sur » Paris, il avait de l'ambition c'était « clair », il arrivait parfaitement à « gérer » sa vie professionnelle et ses « passions » multiples... Il se disait sincère et vrai, simple et sensible, ses grands gestes montraient tout le contraire. Le cœur de Cressida grinçait comme la vis d'un vieux presseur rouillé, elle se mordait les lèvres, se passait la main sur le front, si bien qu'au bout d'un quart d'heure

de monologue, son vis-à-vis fut bien obligé de s'inquiéter. «Non, non, vous êtes gentil, j'ai eu une journée un peu fatigante, merci, j'ai vos coordonnées, je vous rappellerai, c'est ça, à bientôt.»

Pendant les mois suivants, Cressida ne pensa plus à cette histoire. De temps en temps une nouvelle lettre de candidature arrivait, qu'elle parcourait en soupirant avant de la poser sur une pile de courrier en attente.

Cressida Bloom n'aimait pas beaucoup la télévision, ce qui ne l'empêchait nullement d'en posséder une. De la même manière, elle s'était toujours défiée des films que tout le monde allait voir, des livres que tout le monde lisait et de la musique que tout le monde adorait. On aurait pu la dire élitiste, elle était simplement snob. Un soir qu'elle n'avait envie ni de fouiller dans sa collection de DVD, ni de lire aucun de ses auteurs préférés, ni de se contenter de musique, elle décida de s'en remettre à la télévision, non sans avoir consulté le programme dans son quotidien habituel. Avec la chance qui la caractérisait, elle découvrit que la *Thema* d'Arte était ce soir-là consacrée au journal intime. Un excellent reportage dressait le portrait de différents pratiquants : une jeune

agricultrice notait chaque soir ses moments d'exaltation et de découragement pour, à la fin de chaque année, brûler dans la cheminée le carnet de la précédente. Pratique purgative. Il y avait aussi une adolescente énervée qui déversait dans de grands cahiers ses divers hurlements, sous forme de poèmes, dessins et collages fiévreux. Il y avait surtout un vieux monsieur triste, seul dans un petit appartement figé dans son jus depuis au moins vingt ans, qui ouvrait doucement le tiroir de la table de la cuisine, en retirait un carnet gris, pareil à une dizaine d'autres bien rangés tout au fond, dont il lisait les pages, face caméra : « 2 juin 1965, 11 heures, garé la voiture au parking à l'entrée de Rocamadour, déjeuné à midi et demi dans un restaurant du centre, rentré à la maison après une longue promenade. Une bonne journée. » Et des pages et des pages toutes de la même eau dormante, que le vieux monsieur lisait d'une voix grise, et au fur et à mesure de ces notations sans relief, ses yeux se remplissaient de larmes silencieuses. Il savait, lui, ce qu'il y avait entre les mots, ces journées réduites à leur carcasse reprenaient pour lui tout leur

volume, leur épaisseur de détails et de sensations. Sa vie entière toute palpitante, chatoyante et chaude était enfermée pour lui seul dans cette litanie sèche.

C'était terrible ce vieux monsieur, terrible et magnifique, une vision de désarroi qui rappelait à Cressida une histoire affreuse lue dans la correspondance de Pierre Louÿs... À la recherche d'une édition rare, l'érotomane au tréma racontait sa visite à la maison d'un auteur sans renommée récemment décédé. Les héritiers triaient les papiers sans valeur du défunt et les jetaient par les fenêtres au fur et à mesure. La cour en était jonchée.

Et combien de journaux littéraires caviardés par des épouses jalouses, mutilés par des compagnes pourtant aimantes, mais soucieuses de la réputation de leur illustre amant ?

Les yeux mouillés, Cressida alla chercher sur son bureau le dossier « exécuteur testamentaire » sous une pile de courrier léthargique. Elle entreprit d'en relire sérieusement le contenu. Les fautes et les tics n'avaient pas disparu des courriers, les lettres de ses trois visiteurs restaient les seules acceptables. Monsieur sûr de lui et l'aspirant voix douce

avaient joint une photo, le jeune crapaud s'en était bien gardé.

Elle poussa un soupir un peu théâtral. Elle avait toujours pris plaisir à son propre spectacle. Elle s'aimait bien en grande dame seule, sur le point de prendre une grave décision qui pourrait changer le cours de son existence. Dans le miroir au-dessus de la cheminée son visage avait l'air doux et triste, ses yeux brillaient joliment, elle eut envie de téléphoner à un homme.

Le jeune sûr de lui était sur répondeur, ah oui... la voix pénible, les tics agaçants, tout lui revenait. Bon. Elle regarda la photo du type aux gros yeux, poussa un soupir. Pas son style bien sûr, un peu rustaud, clinquant sur les bords. Mais enfin, c'était quoi ces manières de juger les gens sur leur mine? Il n'était pas si mal sur la photo, les gros yeux, l'air absorbé, le bas du visage en avant, un effet museau pas désagréable. Allez, soyons simple. Il ne sera peut-être pas là non plus. Qu'est-ce que je risque? Je n'ai qu'à dire que je réfléchis encore, que j'ai vu d'autres personnes, mais qu'il fait partie de ma sélection, que je voulais juste vérifier qu'il était toujours intéressé.